

Vous connaissez parfaitement le roman de Walter Scott, *Quentin Durward*, ou *l'Écossais à la cour de Louis XI*; je puis donc me dispenser d'analyser le livret. C'est avec la table de chapitres de ce roman que les auteurs ont fait leur scénario. Puis ils ont coupé à grands coups de ciseaux dans ces titres de chapitres; ils ont fait trois petits tas bien propres de tout le reste, ont collé sur chacun de ces groupes, qu'ils ont appelé des actes, force couplets, nombre de chœurs, quelques airs et des duos, une chanson à boire par-ci, une ballade écossaise par là; ils ont rempli de prose les espaces vides, et ont donné la chose au compositeur. Qu'il s'en tire comme il pourra. — A la grâce de Gevaert.

Le jeune musicien, qui savait son Walter Scott sur le bout des doigts, a été fasciné par ce beau nom de Quentin Durward; il a jeté la bride sur le cou de son imagination vive et impatiente, et s'est laissé transporter bien loin, au pied des sombres tourelles des Plessis-lez-Tours; là il a revu le roi à la figure blême et au regard soupçonneux; compère Tristan, son nœud coulant à la main et toujours prêt; le jeune Quentin, au front noble et fier, au bras prompt et vaillant, au cœur plein d'espérance et d'amour, et le hautain Philippe de Crèveœur, et la charmante Isabelle de Croy, et l'autre Durward, cet officier brave comme son épée, l'once du jeune aventurier, et il s'est dit: — « Avec ces éléments-là on ne peut échouer à l'œuvre donc, et que le génie me vienne en aide! » — Seulement, quand il a pris le manuscrit et qu'il a vu les chœurs, les airs, et les couplets, quand il a vu la chanson et la ballade précédées et suivies de leurs pages de prose, prendre la place du magnifique roman du poète et du conteur écossais, son imagination s'est arrêtée raide. Il s'arrentait à un poème, et s'est trouvé en face d'un livret, dont les personnages sont trop poétiques pour qu'il puisse en faire un opéra-comique, et dont l'allure est trop peu comique pour qu'il puisse l'égayer avec les ressources de son art.

Encore, si l'auteur des *Lavandières* et du *Billet de Marguerite* eût pu s'inspirer de la délicate et gracieuse figure d'Isabelle de Croy, il l'aurait entourée de tous les trésors du chant, et aurait groupé autour de son héroïne les autres personnages du drame musical. Un beau rôle de femme est presque le succès. Mais non; celui d'Isabelle de Croy est effacé dans le poème; l'intérêt est éparpillé; Louis XI débute par une chanson à boire; Crèveœur n'arrive qu'au deuxième acte; Quentin Durward est forcé de chanter, comme le page de la châtelaine, une ballade de son pays pour amuser ce roi si difficile à amuser; le cordier liégeois fait rire tout juste avec ses frayeurs bourgeoises, et Tristan n'effraie même pas les bohémiens.

Eh bien! malgré ces imperfections d'un livret que d'autres trouvent charmant, original, plein d'intérêt, à commencer par M. Gevaert qui l'a choisi, et que, pour ma part, j'ai le mauvais goût de trouver insuffisant, le compositeur a réussi à faire un opéra où, à défaut de véritable inspiration, on admire une connaissance profonde de l'art. Si la mélodie se fait beaucoup trop longtemps désirer, l'harmonie la remplace, sans jamais faiblir. L'orchestration témoigne des bonnes et sévères études du compositeur, et si elle a un défaut, c'est d'être trop vigoureuse, découvrir souvent, sous la richesse des sons, les passages mélodiques, qui gagneraient à s'émanciper de ces soutiens envahissants.

Sans parler de l'ouverture, qui m'a semblé mieux écrite que riche de motifs, je citerai le morceau final du 1<sup>er</sup> acte, le seul que l'orchestre affranchit de sa tutelle intéressée, et qui débute par une phrase large et majestueuse; l'air de Crèveœur, le finale du deuxième acte, et un trio dramatique au troisième, la plus belle page de la partition.

Si je n'en cite pas d'autres, ce n'est qu'une mention différée.

Dans cette courte notice, qui n'est pas un compte-rendu, car il suit de près la première audition, j'ai préféré indiquer les morceaux où l'inspiration est venue le plus promptement à l'aide du savoir.

Je ne dis rien encore du succès. Je souhaite que les applaudissements prodigués sans mesure à chaque passage, jeudi soir, soient ratifiés par le véritable public aux représentations suivantes. Quant à la première, vous le savez bien, à l'Opéra-Comique plus que partout ailleurs, on désigne à l'avance les morceaux qui doivent être bissés, et ces morceaux-là ont cet // 98 // honneur quand même. Le nouveau directeur a hérité de ce malheureux usage de son prédécesseur; peut-être l'a-t-il trouvé dans les clauses du cahier des charges.

Avec une exécution plus parfaite, l'œuvre de M. Gevaert aurait eu un succès plus brillant; car, quel que soit le talent de Mlle Boulart, elle ne peut donner à son chant cette sûreté qu'on admire chez les grands artistes. — Il en est de même de M. Jourdan. — M. Faure a été excellent dans le rôle de Crève-cœur; c'est le rôle qui n'est pas au niveau du talent de l'artiste; de même que M. Couderc est admirable sous le costume de Louis XI; mais malheureusement le Louis XI de l'Opéra-Comique n'est pas la Louis XI de Walter Scott, de Victor Hugo et de Casimir Delavigne, — et encore moins celui de l'histoire.

**LA FRANCE MUSICALE, 28 mars 1858, p. 97-98.**

Journal Title:	LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	28 March 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	22
Series:	
Issue:	15
Livraison:	
Pagination:	97-98
Title of Article:	Première représentation. Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique
Subtitle of Article:	Quentin Durward, opéra-comique en trois actes, Paroles de MM. Cormon et M. Carré, Musique de M. Gevaert.
Signature:—	A. Aldini
Pseudonym —:	
Author: —	A. Aldini
Layout:	Internal review
Cross-reference:	